

## Le regard d'Hanna

Elle avait eu maintes fois l'occasion d'être appelée pour des soins urgents au 32, avenue du manoir, 5ème étage, porte gauche. Mais ce matin-là, fatiguée par une nuit d'insomnie, elle s'arrêta au 4ème étage, et frappa porte gauche. A peine s'était-elle aperçue de son erreur, qu'une voix résonna dans la pièce du fond : « Enfin ! Je vous attendais. »

Elise se figea dans l'entrée de l'appartement, comme piégée par l'étroit couloir sombre au bout duquel avait surgi cette expression d'impatience, vibrante et ferme à la fois. Sa première envie fût de se retourner et de sortir, pour fuir cette situation - une fois de plus, se dit-elle fugitivement - mais son hésitation fût balayée par la force d'un nouvel appel : « C'est par ici ! Voyons, n'ayez pas peur, Julie ! »

Julie ?! La jeune infirmière décida de franchir les quelques mètres vers la lumière filtrant autour de la porte entrouverte, pour s'expliquer rapidement et monter voir Monsieur Martin. Il l'avait appelée ce matin. Pas d'urgence cette fois-ci, mais quand même, un patient est un patient. Elise se surprit à formuler ces mots qui exprimaient une forme de banalisation de l'humain, mais interrompit ses pensées récurrentes autour du sens amoindri de son métier, de son impression de ne faire plus que des piqûres ou des pansements. Ce n'était pas le moment, là, et elle poussa la porte séparant le couloir noir de la pièce inconnue.

Ce qui frappa d'abord Elise, en s'engageant dans ce qui lui sembla un salon aménagé en chambre, ce fût l'intensité de la lumière entrant par deux grandes fenêtres sans rideaux. Puis, elle apprécia la douceur de la couleur vert amande des murs tapissés et des vieux tapis persans bariolés au sol. Comme quoi, se dit-elle, le 4ème n'est pas le 5ème, il faudra que j'en parle à Monsieur Martin, sa pièce de vie pourrait être plus gaie. Cette pensée empathique la fit sourire. Elle était donc capable de cela, encore, malgré tout.

Un peu perdue dans ses idées, elle chercha du regard d'où avait pu provenir la voix entendue plus tôt et aperçut, dans un coin, un vaste fauteuil près d'un lit

défait. Une frêle mais droite silhouette y était assise et Elise discerna les détails d'une très vieille femme, aux cheveux immaculés entourant un visage pâle et marqué, strié de rides nombreuses et profondes. Et au cœur de cette figure, deux flaques d'eau, fixes, bleutées, dont Elise ne sût au premier regard si elle les qualifiait d'yeux éteints ou concentrés.

« Julie ? Vous êtes là ?

- Je suis désolée, je ne suis pas

- Je sais, interrompit la vieille femme, vous êtes un peu en retard, n'ayez crainte, je vous attendais avec plaisir et impatience, je savais que vous viendriez. Votre grand-mère est mon amie, elle m'a parlé de votre gentillesse et de votre disponibilité pour vous occuper de vieilles femmes comme moi. Merci de vous être déplacée. »

Puis elle prit une brève inspiration, comme si ces quelques mots étaient les premiers depuis longtemps, et qu'elle en avait perdu l'usage.

« J'ai tellement besoin d'un peu de chaleur humaine, je me sens si seule, mon enfant. Et puis, me faire la lecture, moi qui aime tant les mots et qui ne peut plus lire, quel bonheur cela va être ! Entendre votre voix, bavarder peut-être, m'apporter un souffle de la vie de dehors, moi qui ne bouge plus d'ici, quel cadeau ! »

Elise, interloquée face à ce quiproquo, eut un léger vertige. Sa nuit presque blanche l'avait laissée, à l'ouverture de ses yeux lourds, comme lessivée, usée. Et le regard qu'elle avait jeté sur la place désormais vide du lit, à côté de la sienne, avait fini de la décourager. Elle avait pourtant répondu à l'appel, ce matin ; c'était sa mission, aider, soigner, soulager l'autre de ses blessures. Se dévouer, patiemment. Résolument. Malgré le reste. Mais où était donc passée sa vocation ?! Et, plus largement, son envie ?

« Mon enfant, mes yeux ne voient peut-être pas, mais mon regard est vigilant et je sens un trouble en vous. Vous savez, « on ne voit bien qu'avec le cœur... » Que se passe-t'il ? Asseyez-vous donc et racontez-moi. »

Elise s'affala presque sur le lit jouxtant le fauteuil et un doux sentiment d'abandon l'enveloppa. Enfin, une oreille attentive ! A défaut, ou grâce à ce regard

particulier, aveugle de cette femme. Quoique le mot était sans doute très mal choisi... Cette inconnue voyait au fond d'elle, semblait-il. La jeune femme ne put s'empêcher de noter qu'aucun miroir ne venait réfléchir les objets et les corps présents dans la pièce. Rien pour scruter ses propres yeux cernés, son attitude fatiguée. Un soulagement, un répit. Quoique, pas vraiment, au vu de cette invitation à raconter. D'accord, se dit Elise, mais quoi ? Ses 35 ans, sans amour stable, sans enfant ? Son passé dans cette ville de Lyon un peu contrainte, selon elle, dans un prêt-à-penser de personnes aisées, gâtées par la vie ? Ses difficultés à trouver sa place au sein de groupes d'amis finalement si éloignés d'elle ? Sa lassitude de plus en plus prégnante, ces derniers temps ?

« Comment vous appelez-vous ? s'enquit d'abord Elise, curieuse d'en savoir plus sur cette drôle de petite bonne femme pleine de vigueur et de mystère, aussi.

- Vous déviez, jeune femme, vous fuyez. Mais je vais vous répondre, puisque ma chère amie n'a pas pris soin de vous en informer. Je m'appelle Hanna, avec un H. »

A l'évocation de ce prénom, Elise hésita un court instant à rectifier celui qu'Hanna, donc, lui avait donné. Et se ravisa, sans trop comprendre pourquoi. Ou plutôt si, pour répondre à une amorce d'envie de prolonger la rencontre, fortuite mais, somme toute, intrigante. Tiens ? se dit Elise, voilà que j'ai à nouveau de l'intérêt pour quelqu'un ou quelque chose... Elle en ressentit comme une dilatation de son cœur et se trouva, soudain, un brin plus légère, oui, tel un brin de blé caressé par le vent. Cette image surgie du fond d'elle l'encouragea à répondre à la sollicitation de cette improbable nouvelle confidente, accordant spontanément sa confiance en cette inconnue qui ne l'était déjà plus.

« Je ne sais par où commencer... mais aujourd'hui, je me sens perdue... fragile... triste. J'ai mal dormi, ça n'aide pas sans doute... Je me sens seule, étrangère... à ma vie, aux gens. Comment faire encore semblant ? Bref ! Vous le voyez, Hanna, ce n'est pas la grande forme ! »

Elise, en s'écoutant se plaindre devant cette femme au crépuscule de sa vie, aveugle, manifestement seule, stoppa net le commencement d'épanchement qu'elle sentait sourdre en elle.

« Mais j'arrête là ! Comment vous portez-vous ce matin ? » rebondit-elle, retrouvant ses réflexes d'infirmière face à ses patients.

« Ma petite, je vous remercie de votre sincérité qui me touche et je perçois que vous souhaitez en rester là pour aujourd'hui, en matière de confidences. Sachez que je vous comprends mais que toute blessure est pour moi à entendre, quelle qu'elle soit, et à travers les temps. Si vous le voulez bien, à moi de me raconter en retour... parce que je suis émue de vous entendre et que ... vous êtes là pour ça aussi, n'est-ce pas ? » Elise crût percevoir une note de malice dans ces derniers mots, et dans ce qu'elle lût comme un éclair dans les yeux bleus d'Hanna, plus vifs, en cet instant.

« Je me souviens, comme si j'y étais à nouveau, de mes jeunes années d'insouciance, d'enfance. De mes dix ans. C'est fort, vivifiant. Quelle légèreté ! Et puis, c'est arrivé, les jours de plomb... J'avais vingt ans et ma vie a basculé en deux secondes, celles de deux coups assenés à la porte de notre appartement. »

Au son particulier de la voix d'Hanna, Elise observa mieux son visage et distingua, dans le flou des rides, un nouveau pli amer autour de sa bouche aux lèvres fines. Le regard de sa compagne se voila et s'assombrit progressivement, comme lorsqu'un nuage sombre passe sur la mer auparavant claire. Le silence qui suivit fût un moment suspendu, mais lourd de ce qui viendrait ensuite, sans doute. Elise se dit que l'attente pouvait être légère car propice à l'imprévisible mais aussi pesante de la certitude de l'inéluctable...

« J'avais presque fini la vaisselle, dans la petite cuisine de notre meublé, au-dessus du commerce que tenait Papa, à quelques rues d'ici. Maman était sortie faire quelques courses, ce matin-là. Un matin comme aujourd'hui, frais, lumineux, plein de promesses. Deux hommes ont frappé violemment à la porte d'entrée et je leur ai ouvert avec appréhension. Papa est vite arrivé derrière moi, entendant les éclats de voix des molosses appartenant manifestement à la police de sûreté. Autrement dit, des SS... Je n'en avais pas encore vu de si près, mais les longs échanges de Papa avec ses amis, le soir, dans cette même cuisine, m'avaient appris ce qu'ils faisaient et ce dont ils étaient capables. Quelques mots claquèrent encore à mes oreilles et je fus expédiée, en pleine confusion, aux côtés de mon père, dans une voiture garée tout près. J'étais... atterrée, paniquée. Papa tentait maladroitement de me rassurer,

pendant le court trajet vers ce qui me sembla être, au vu de la hauteur des murs d'enceinte, une prison. »

Hanna s'interrompit, respira profondément, reprit son souffle. Elise n'osait bouger, de peur de perturber le récit douloureux, décrit comme si la vieille dame revivait le passé à nouveau. Puis un filet de voix se fit réentendre et la jeune femme tendit l'oreille.

« La prison de Montluc, vous en avez entendu parler ? Et le boucher de Lyon...? Non, pas sûr, vous n'étiez pas née, et le procès de cet homme, que dis-je, de ce bourreau, Klaus Barbie, s'est tenu dans votre prime jeunesse... Il n'y a pas si longtemps pourtant. Chef de la Gestapo dans cette cité des Gaules, il œuvra en toute cruauté, des jours et des nuits durant, pour faire avouer à des hommes, des femmes et même des enfants, des crimes qui n'en étaient pas. Car, ma chère, résister, ou être né juif, est-ce condamnable ?! »

Un nouveau silence se fit avec la cassure de la voix d'Hanna, entre deux sanglots étouffés. Elise prit soudainement la main qui s'offrait à elle, cette main à la peau parcheminée, aux jointures noueuses et dont une veine palpitait de vie, malgré tout. Une main tenace, obstinée, ouverte. Chaude.

« Papa n'en est pas revenu. Déporté à Auschwitz, il est mort là-bas. Maman a pu se cacher et m'a attendue, dans une rage impuissante et patiente. Je suis revenue chez nous, quelques semaines plus tard, meurtrie, à jamais changée. C'est si dur, d'avoir mal, à son corps, à son esprit. C'est cruel aussi, d'avoir mal à ses idéaux. De fraternité, d'Humanité. De tendresse, aussi, tout simplement... »

Elise était en apnée. Après l'avoir fixée un instant de ses yeux à présent comme morts, la vieille femme s'était détournée, faisant silence. Elle s'était affaissée dans son trop grand fauteuil, manifestement replongée dans ses réflexions, ses souvenirs. La jeune femme se sentait mal. Les paroles d'Hanna avaient comme un effet de scalpel sur ses états d'âme actuels. Elles les mettaient à vif, les questionnaient sous la lumière crue de l'horreur. Elle se souvenait pourtant des propos de sa compagne : « toute blessure est à entendre ». Quel écho pouvait avoir ce témoignage puissant du passé, de l'Histoire, sur sa vie d'aujourd'hui, son histoire ? Elle tenta de se détendre et de se recentrer sur le drame d'Hanna.

« Comment avez-vous pu vivre après ça ? Vous reconstruire ? s'enquit soudainement Elise, comme si elle envoyait maladroitement mais vaillamment une bouée dans la mer obscurcie.

- J'ai aimé... et été aimée avant tout... vous en avez des images, des échos dans cette pièce. »

Elise se leva, sollicitée par Hanna, et s'avança vers la commode toute proche, sur laquelle étaient posés des cadres de photos. Elle leva les yeux vers les murs qu'ornaient aussi des images du passé, là, sa maman, sans doute, ici son Amour qui avait dû partir avant elle, plus loin ses amis qu'elle imaginait fidèles, et, dans un espace particulier de la pièce, entre la pendule désormais silencieuse et la porte, plusieurs photos de classe d'écoliers sur des bancs.

« Ce sont mes enfants. Je les appelais ainsi, même s'ils étaient ceux des autres, j'ai tenté de les éveiller à la beauté de la vie, au-delà des programmes. »

Elise repéra sur la commode une tasse de porcelaine un peu ébréchée et eut une image de ce vase japonais reçu en cadeau de son désormais ex-compagnon, et dont les éclats brisés étaient sertis d'or. Pour non pas cacher, mais au contraire sublimer les fragilités. Tout un art, là-bas ... Et ici, maintenant ? Pour elle, mais aussi les autres ? C'était quoi, les failles d'aujourd'hui ? Et comment œuvrer à les réparer ?

« Vous n'avez pas d'enfant ? Et votre métier, à vous, c'est quoi ? » reprit Hanna.

Voilà deux questions qui tombaient bien ! s'exclama intérieurement Elise. Elle se retrouvait à nouveau devant sa difficulté à s'engager sentimentalement et emplit de l'impression de n'être plus à sa place ici, d'être à l'étroit dans sa vie. Cette femme avait le don de la mettre en face d'elle-même, ce qui la bousculait un peu. Une envie s'éveilla, celle de se mirer dans les grands yeux d'Hanna, de s'ouvrir en confiance à celle qui avait parlé de ses traces de vie... Quelles traces vais-je laisser, moi ? s'interrogea la jeune infirmière. Quels souvenirs marqueront mes murs, quels visages peupleront mon esprit, dans cinquante ans ? Une image s'imposa à elle, celle de cette vieille femme, si loin, à Calcutta, qui l'avait tant inspirée petite. Elle eut soudain envie d'appeler ce type qui l'avait invitée à adhérer à cette association humanitaire.

Elle se rappela aussi qu'une autre personne âgée l'attendait à l'étage du dessus, qui avait besoin d'elle, de sa prévenance, de ses soins - et c'était doux à son cœur.

« Hanna, que diriez-vous que je repasse demain, pour parler de tout ça ? Là, je dois y aller... Monsieur Martin m'attend sans doute, lui aussi. »

Elise sourit à l'idée soudaine de convier un jour ce vieil homme les rejoindre dans cette pièce pleine de tendresse à venir.

« Et puis, j'aimerais beaucoup vous lire un livre qui vous ferait plaisir, dans les temps qui viennent... Vous me direz lequel, d'accord ?

- Avec grand plaisir, ma chère enfant ! A une condition... que vous me confiiez votre vrai prénom », rajouta Hanna avec espièglerie, et Elise perçut, au-delà du flou du regard de la vieille femme, comme une lumière d'enfance.